

Les angles morts de la toponymie

Brigitte Trudel

Numéro 151, hiver 2017

Patrimoine toponymique. S'inscrire dans le territoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84227ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trudel, B. (2017). Les angles morts de la toponymie. *Continuité*, (151), 34–37.

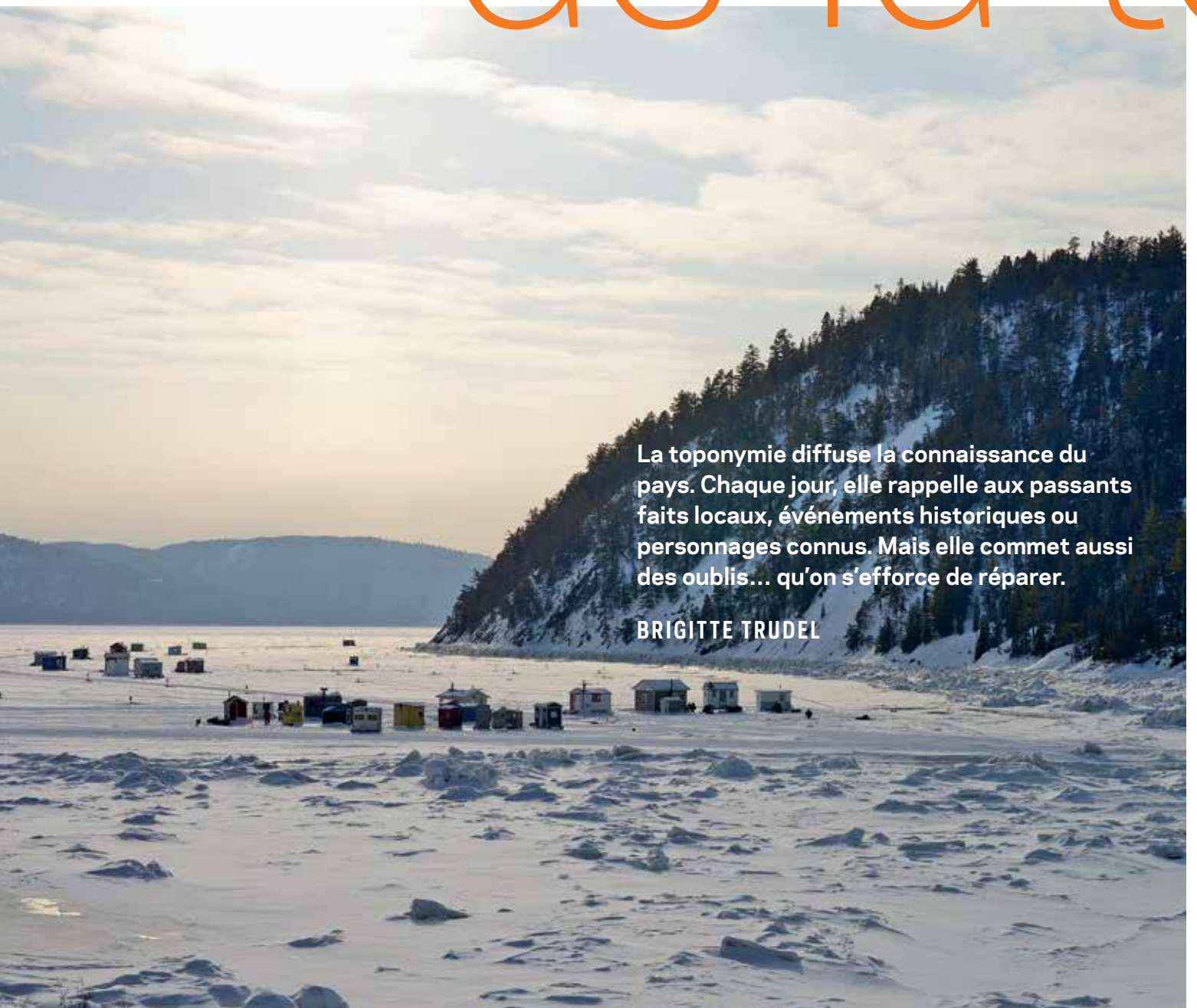
DOSSIER
PATRIMOINE
TOPONYMIQUE

**OMISSIONS
ET RÉACTIONS**

Les anc de la to

La toponymie diffuse la connaissance du pays. Chaque jour, elle rappelle aux passants faits locaux, événements historiques ou personnages connus. Mais elle commet aussi des oublis... qu'on s'efforce de réparer.

BRIGITTE TRUDEL



gles morts ponymie

Depuis 20 ans, Richard Tremblay conduit son taxi à Québec. Pour lui, la toponymie représente un outil de travail, mais aussi une passion. « Les rues sont remplies d'anecdotes », lance ce verbomoteur, qui bavarde volontiers avec ses clients en sillonnant la ville. « Tiens ! La rue Marthe-MacLeod, à Beauport. Cette femme habitait dans le coin. Une artiste peintre de grand talent, trop peu connue. Par chance, cette rue fait qu'on s'en rappelle. »

Déjouer le temps, ancrer les souvenirs : « La toponymie a la capacité de conserver une part de la mémoire », explique Rachel Bouvet, professeure au Département d'études littéraires de l'UQAM et spécialiste de géopoétique. Sauf que notre province a la mémoire toponymique sélective.

En tant qu'artiste, et femme de surcroît, Marthe MacLeod fait partie des exceptions. « Pour neuf toponymes attribués à un homme, un seul l'est à une femme », précise Gabriel Martin, linguiste et cofondateur du Collectif pour l'équité toponymique au Québec. Au nombre des groupes sous-représentés, il cite aussi les autochtones, les juifs, les Noirs. « Bref, ceux que les écrits oublient malgré leur rôle important. Tout un pan de notre histoire s'en trouve occulté. »

Autre constat des experts : contrairement à la France, le Québec ne souligne pas les dates charnières de son évolution historique. Pas de rue du 3-Juillet-1608 pour commémorer la fondation de la capitale, par exemple. « Et que dire de celles liées à l'histoire au féminin, renchérit Gabriel Martin. Une rue du 8-Mars, en rappel à la Journée internationale de la femme, ou un parc du 18-Avril-1940, date de l'adoption du droit de vote des femmes au Québec, serait fort à propos. »

Notre collection de noms de lieux montre également des lacunes d'une autre nature. « La toponymie doit dynamiser le lien géographique et historique entre l'humain et le lieu



↑ L'œuvre *Vent musical* est de Marthe MacLeod, une artiste de l'arrondissement de Beauport qui a été immortalisée par un nom de rue.

Source : Société d'art et d'histoire de Beauport

← L'appellation wendate de la rivière Saguenay, Kouate, figure à la banque interne de la Commission de toponymie. Peut-être sera-t-elle un jour officialisée...

Photo : Linda Turgeon

Si la Commission de toponymie du Québec gère 239 000 toponymes officiels, sa banque interne, elle, contient 400 000 noms potentiels.

dans lequel il vit, favoriser un sentiment d'appartenance. Au Québec, ce rapport est assez pauvre », déplore Rachel Bouvet. Chaque rue Principale possède un trait caractéristique que son nom devrait révéler. Un exemple de bonne pratique ? Un lac Vert parmi tous les autres, celui-là situé près de Saint-Jovite, dans le nord de Montréal, a été rebaptisé lac Marie-Le Franc en l'honneur d'une auteure qui s'est inspirée de la nature qui s'y trouve. « Quand le nom d'un lieu suscite un récit, le partage d'une expérience, bref, lorsqu'il devient vivant, les gens peuvent se l'approprier », signale la professeure.

Les lieux-dits jouent un rôle particulier à cet effet. Ces dénominations spontanées, utilisées par les populations locales, ont un lien significatif avec l'endroit qu'elles désignent. Sauf qu'elles ne sont pas officialisées en général. « Souvent, elles sont maintenues sur la base de l'oralité, précise M^{me} Bouvet. La culture autochtone est particulièrement concernée. Malheureusement, si aucun effort n'est fait pour colliger ces appellations, elles risquent fort de disparaître, entraînant avec elles une continuité entre le passé et le présent. »



Parmi les noms officialisés au cours des dernières années figure celui du lac de l'Alicotache. Ce lieu est bordé de sarracénies, une plante insectivore appelée *alikutash* dans la langue innue.

Photo : artistegggg, iStock

Commission importante

La question préoccupe la Commission de toponymie du Québec. Dans le but de favoriser la transmission de la grande et de la petite histoire, l'organisme invite les gens à lui soumettre des noms pour désigner les éléments géographiques naturels — les voies publiques, les parcs et les édifices relevant plutôt des autorités municipales. « Les citoyens souhaitent prendre possession de leur territoire. Le nombre de propositions à cet effet grandit », se réjouit le président de la Commission, Robert Vézina.

Si la Commission gère 239 000 toponymes officiels, sa banque interne, elle, contient 400 000 noms potentiels. Un processus méthodique en mènera une partie vers la légalisation, gage de pérennité. Quelques sélections des dernières années ? L'impasse du Grand-Désert, dans les Laurentides, nommée d'après une expression vieillie pour désigner un terrain défriché. Le Coin-Marouf, en Abitibi-Témiscamingue, à la mémoire de George BouMarouf, un commerçant d'origine syrienne. Également, le lac de l'Alicotache, au Saguenay-Lac-Saint-Jean, entouré de plants de sarracénies, une plante aussi appelée alicotache (*alikutash* dans la langue innue).

À ce propos, la Commission entend promouvoir le patrimoine toponymique autochtone. Jusqu'à maintenant, elle a intégré 750 noms de lieux amérindiens et inuits traditionnels à sa banque interne, dont 500 dans la seule année de 2015. On y trouve l'appellation wendate de la rivière Saguenay, Kouate, qui se traduit par « multitude d'épinettes », et Namagok, le mot abénaquis pour désigner le lac Magog, qui signifie « à la truite saumonée ». Le taux de noms officiels hérités des Premières Nations a doublé entre 1969 et 2015, passant de 4,7 % à 9,4 %. Cependant, le rattrapage est loin d'être terminé.

À chaque époque son style

Bref, notre toponymie affiche un déséquilibre qu'il faut rééquilibrer, insiste Gabriel Martin. « Il ne s'agit pas de réécrire l'histoire, mais de lui rendre son dû. Il en va de notre devoir de mémoire. » Mais par où commencer ?

Au-delà des bonnes pratiques mentionnées, la première attitude à adopter est de ne pas juger trop sévèrement ce qui s'est fait précédemment, suggère Robert Vézina. « Avant qu'elle soit gérée par un organisme public, en 1912, la pratique était plutôt intuitive, explique-t-il. Par la suite, elle s'est faite en lien avec les valeurs de l'époque. Résultat : jusque dans les

années 1960, on note une présence marquée des figures religieuses et des professionnels de prestige, comme les hommes politiques ou d'affaires. À l'opposé, les communautés autochtones et les travailleurs traditionnels, tels que les menuisiers ou les infirmières, n'ont pas de représentants.»

D'autres facteurs sociologiques ont agi sur notre toponymie. Parfois au détriment de l'originalité. « Avec l'industrialisation, qui a engendré les quatre cinquièmes des artères asphaltées, le besoin de dénomination a explosé, poursuit Robert Vézina. Il a fallu réagir vite, d'où l'apparition des multiples rues de l'Église ou des rues numérotées. »

Le développement massif des banlieues a entraîné un phénomène semblable de thèmes répétitifs. À eux quatre, les érables, les pins, les mésanges et les bouleaux désignent plus de 1000 rues au Québec! « Mais l'utilisation poussée d'une même thématique peut aussi servir à enrichir notre vocabulaire, nuance le président de la Commission. Prenez la rue des Pékans, une espèce de martre. Elle fait partie d'un arrondissement de Charlesbourg qui correspond à un système odonymique d'animaux. »

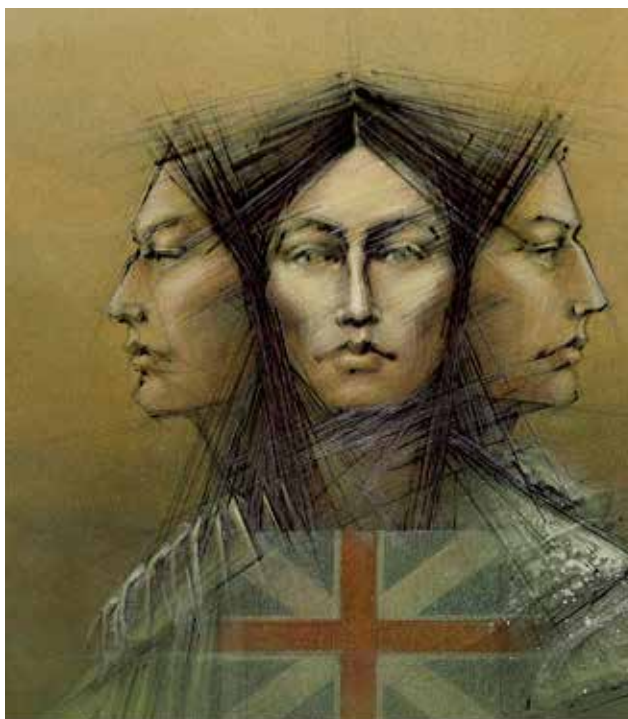
Rafistoler l'histoire

Autrement dit, les trous de mémoire de notre toponymie s'expliquent. « Les pratiques contemporaines rejoignent notre besoin de combler ces lacunes, observe Robert Vézina. On sent de la part des municipalités, en zone urbaine comme en région, une volonté de rétablir un équilibre dans leur toponymie locale. » Sans tourner le dos au passé, les noms de lieux doivent suivre l'évolution des valeurs.

L'initiative Toponym'Elles s'inscrit dans cette veine. Lancée en mars 2016 par la Ville de Montréal dans le cadre des célébrations de son 375^e anniversaire, elle vise la création d'une banque de 375 noms de personnalités féminines. Gabriel Martin, qui a agi à titre de consultant pour ce projet, a été emballé par la richesse des possibilités. « Il existe quantité de femmes qui ont marqué l'histoire et qui méritent la reconnaissance du public. Prenez Molly Brant, une Mohawk devenue loyaliste. Son autorité était reconnue tant par les Amérindiens que par les Blancs. Ou Octavia Grace Ritchie, l'une des premières femmes à obtenir un diplôme de médecine au Québec. » Le linguiste en est convaincu : on peut faire d'étonnantes découvertes dans chaque recoin du Québec.

Cependant, ces figures inconnues sont peu présentes dans la production écrite. Elles ont donc besoin de recherches pour refaire surface. « Une telle fouille permet à des éléments oubliés de ressortir, à des traces d'être récupérées, à la curiosité d'être éveillée, ce qui rencontre les objectifs de la toponymie, formule Rachel Bouvet. Si on l'enseignait dans les écoles, elle serait un outil d'apprentissage extraordinaire. »

La conjoncture semble favorable pour redonner à la toponymie ses lettres de noblesse. « Depuis une décennie, on sent une prise de conscience de sa valeur patrimoniale, affirme Robert Vézina. Les articles publiés sur le sujet sont à la hausse. Nous avons avantage à stimuler l'intérêt du public envers cet enjeu. »



Les femmes sont peu représentées dans la toponymie. Pourtant, quelqu'un comme Molly Brant, une Mohawk qui a su se faire respecter des Amérindiens et des Blancs, ne mériterait-elle pas une rue à son nom ?

Source : BAC, MIKAN 2265023, Société canadienne des postes, reproduit avec permission

Des idées porteuses émergent. Au printemps 2015, près de 1000 personnes ont participé au concours Une place à nommer, mené par la Commission de la capitale nationale du Québec. Le nouveau lieu public, qui devrait être inauguré au printemps prochain, s'appellera place des Canotiers en hommage à la tradition québécoise de la traversée du fleuve en canot.

L'atelier de géopolitique La traversée, dont Rachel Bouvet est l'une des responsables, organise pour sa part des parcours déambulatoires axés sur les noms de rue. « Il pourrait s'y greffer des démarches populaires pour nommer les ruelles, propose la professeure. N'oublions pas que la toponymie émane d'un acte culturel, poétique et artistique. Cet espace de liberté, il n'en tient qu'à nous d'en profiter! »

Bref, il faut voir la toponymie comme une plateforme privilégiée pour entrer en contact avec ses racines et les mettre en valeur. « Ce patrimoine est un trésor dont on n'a pas fini de découvrir les richesses, estime Robert Vézina. Il ne demande qu'à être exploité à sa pleine mesure. Un exercice qui ne sera jamais achevé, puisque l'histoire se poursuit. »

Dans son taxi, Richard Tremblay a bien compris le pouvoir évocateur des toponymes. Il ne se fait pas prier pour agrémenter son quotidien et celui de ses clients. « J'adore l'histoire et je suis bien mémère », blague-t-il. Avec ce matériau précieux comme source d'inspiration, le conteur en lui est servi. ♦

Brigitte Trudel est journaliste indépendante et nouvelliste de Québec.